Première année N° 35 Dimanche 25 septembre 1864

LE SAUVEUR DES PEUPLES

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE

PAR LE SPIRITISME

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez les principaux libraires
et à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

ABONNEMENTS

Bordeaux (ville).—Un an.... 6 fr.
Départements et Algérie.... 7 fr.
Etranger continental........ 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.
Bordeaux (ville).—Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie... 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Les abonnements partent du 1er février et du 1er août.

Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Un numéro séparé, pris au bureau, 10 c.; hors du bureau, 15 c.; par la poste, 20 c.

AVIS

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

CHARITÉ
Tu aimeras ton prochain comme toi-même.
(Matthieu, XXII, v. 39.)

FRATERNITÉ UNIVERSELLE
Que tous ne soient qu'un.
(Jean, XVII, v. 21.)

VÉRITÉ
Je suis le chemin, la vérité et la vie.
(Jean, XIV, v. 6.)

UNE BROCHURE ANONYME

Depuis peu de jours sont placardées, chez quelques libraires de Bordeaux, des affiches annonçant la mise en vente d'une brochure portant ce titre : *Le Spiritisme est-il conciliable avec le catholicisme, suivi de communications spirites ou révélations d'outre-tombe* (1).

Ce titre est bien fait pour attirer l'attention; aussi, nous nous sommes empressés de faire emplette de l'opuscule et de le parcourir, ne nous doutant pas qu'il était à l'adresse personnelle de M. Kardec, comme chef de doctrine, et à la nôtre, comme l'un de ses sectateurs. Il ne nous a pas fallu longtemps pour en reconnaître la provenance, dans l'humble préface de l'auteur, ainsi conçue :

« En livrant ces lignes à la publicité, nous n'avons nullement l'intention de donner un chef-d'œuvre de littérature, notre plume inhabile n'aurait osé l'entreprendre, — ni même une réfutation complète de l'hérésie que nous combattons, la concision d'un opuscule ne nous le permettant pas. Ces lignes ne sont que le résultat des réflexions que nous a inspirées l'étude particulière que nous avons faite de la *doctrine spirite*, quelques pensées sorties d'un cœur chrétien et livrées aux méditations de nos frères égarés. Le lecteur voudra donc bien, en parcourant ce petit travail, lui accorder toute l'indulgence que nous en attendons, notre seul but et notre seule aspiration étant de raviver chez les chrétiens une foi éteinte.

« Puisse celui qui a éclairé tout homme venant en ce monde (Jean I, 9), bénir nos efforts, et illuminant les intelligences obscurcies, les délivrer de l'Esprit d'aveuglement et de malice !

« Puisse, enfin, le souverain pasteur des âmes courir après les brebis errantes, les prendre lui-même et les déposer au milieu du troupeau béni, afin qu'elles partagent le bonheur des autres ! « *Et alias oves habea... et illas opportet me adducere.* J'ai encore d'autres brebis, il faut aussi que je les amène. » (Jean X, 16.)

Après un exorde si plein d'onction et de pieuse humilité, comment, ami lecteur, ne pas accorder toute son indulgence à un écrivain qui la sollicite d'une telle façon, si tant est qu'il croie bien sincèrement en avoir besoin?

« Une épigraphe juste et bien choisie, a dit quelqu'un, prévient favorablement le lecteur ; une épigraphe ambitieuse excite au contraire sa sévérité. » C'est probablement à raison du choix de ses textes que l'écrivain anonyme a cru devoir solliciter l'indulgence du public.

En effet, jetant les yeux sur la couverture de cet opuscule, on trouve deux épigraphes. La première est ainsi conçue :

Ne transgrediaris terminos antiquos quos posuerunt patres tui, avec cette traduction : *Ne passe point au-delà des anciennes bornes posées par tes pères.* (*Ancien Testament*, au ch. XXII des Proverbes, v. 28.)

Tout d'abord, et sans rechercher l'exactitude de la traduction ni la justesse d'application du texte, on est surpris de cette citation qui, appliquée aux œuvres de l'esprit, n'indique rien autre chose que la négation de tout progrès, la stagnation qui amène la corruption. On trouve une bien grande différence avec cette parole du divin Maître : « Vous avez entendu qu'il a été dit : œil pour œil, dent pour dent, mais moi je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal ; mais si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi la gauche....... » — « Vous avez entendu qu'il a été dit : tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent, afin que vous soyez enfants de votre Père qui est dans les Cieux. » (Matthieu, ch. V, v. 38-45.)

Enfin, n'a-t-il pas dit encore, et d'une manière bien formelle, que l'esprit était appelé à *passer les bornes posées par nos pères*, par cette parole : « *Ecce, nova facio omnia* : voici, je fais toutes choses nouvelles. »

Il faut donc conclure qu'au point de vue de son application aux œuvres de l'esprit humain, cette épigraphe a été jetée là d'une manière insidieuse pour tromper la bonne foi des gens qui la liront et accepteront pour vraie la traduction donnée, qui n'est que le travestissement de la pensée de l'auteur des Proverbes.

Et nous allons le prouver.

Cette citation, avons-nous dit, est tirée du livre des Proverbes, attribué à Salomon, livre dans lequel celui qui personnifiait en lui la sagesse et la justice du temps, indiquait des règles de conduite pour que les hommes destinés à vivre en société se comportassent entre eux sagement et honnêtement, suivant la loi de Dieu.

(1) A Paris, chez Dentu, libraire; à Bordeaux, chez les principaux libraires. Prix : 50 c.

Or, le chapitre duquel est tirée l'épigraphe en question a pour titre : *La bonne renommée et les moyens de l'obtenir*, et la véritable traduction du verset indiqué est celle-ci : *Ne transporte point la borne ancienne que tes pères ont posée;* il n'y a là aucun sens figuré, c'est une défense faite d'empiéter sur le champ de son voisin, car enfreindre cet enseignement de la justice, c'est perdre sa bonne renommée et se porter à soi-même préjudice, ainsi que l'indique le premier verset du même chapitre : *La bonne renommée est plutôt à choisir que les grandes richesses, et une bonne estime plus que l'argent et l'or.*

Quel rapport y a-t-il donc entre le texte et la traduction insidieuse donnée par l'auteur mystérieux de la brochure? Aucun; et ce travertissement de la pensée et des paroles de Salomon n'est que le prélude de la falsification fréquente des textes cités dans le cours du travail.

Aussi, en engageant nos lecteurs à prendre connaissance de ce *factum* pour se faire une idée de la bonne foi de nos adversaires dans la discussion, nous devons les avertir qu'ils doivent prendre garde à l'*enseignement des faux docteurs* et n'ajouter foi à un texte cité qu'après l'avoir confronté avec celui de l'Ancien ou du Nouveau Testament.

(***A continuer.***)

NOTA. — L'auteur de la brochure en question, fait suivre son œuvre de *communications spirites* qu'il a, sans doute, lui-même obtenues comme médium. S'il considère ces révélations comme provenant de bons Esprits, il se trouve en contradiction avec lui-même, lorsqu'il prétend que ceux-ci ne se communiquent pas aux hommes, et dans ce cas tout leur contenu est sans valeur, puisquelles sont purement apocryphes. S'il était vrai que les mauvais Esprits seuls se communiquent aux hommes, la lecture des révélations qui suivent le travail du ténébreux écrivain nous forcerait à le croire.

Pour que nos lecteurs puissent comparer les œuvres des bons et des mauvais Esprits, nous ferons suivre chacun de nos articles sur ce sujet de communications extraites du petit livre dont s'agit, lesquelles seront accompagnées elles-mêmes d'enseignements obtenus par des médiums *désintéressés*. De cette façon, par la qualité du fruit on pourra juger de celle de l'arbre.

COMMUNICATIONS EXTRAITES DE LA BROCHURE

Celui qui s'attribue le Christ, sous le nom d'Esprit de vérité, est-il revêtu de cette pureté évangélique dont le Christ est venu nous offrir le type sur la terre? Pour être le tabernacle sacré auquel Dieu juge convenable de confier le dépôt de nouvelles et infaillibles révélations, suffit-il d'être un honnête homme suivant le monde? Que dis-je, celui qui voudrait renouveler cette mystérieuse union qui reliait Jean à Jésus, a-t-il, comme l'Évangéliste, confessé la double nature de l'Homme-Dieu? Prenez-y garde, à côté du trône auguste où siége la vérité, se trouve le gouffre de l'hérésie. Le prétendu inspiré de l'Esprit de vérité, *le malheureux Kardec*, suit-il cette voie douloureuse qui signalait l'ascension du Christ au Calvaire, pour y épuiser le calice d'amertume? Le voit-on, comme le fils de Marie, faire abnégation de tous les avantages matériels pour s'attacher exclusivement à l'Esprit? Où vont ces flots de livres dépositaires des vérités nouvelles? Et, du sein des populations où ils se répandent, vers quel but convergent ces monceaux d'or accumulés? C'est pour une œuvre sainte!... Soit, nous verrons bien; mais, si tel est le but, pourquoi l'entourer des ténèbres du mystère? A la place de cette onction qui, par le cœur, préparait les esprits aux vérités éternelles, je lis la solution ingénieuse de problèmes insolubles. A la place de la pâle et douce figure du fils de Marie, je vois le front impassible du froid méthaphysicien. Prenez garde, l'hérésie coudoie les enseignements orthodoxes; l'erreur s'adapte le masque de la vérité. Prenez-y garde!

ÉTIENNE.

Les enseignements de notre Eglise se trouvent tous renfermés dans ces mots : Aimons notre Dieu par-dessus tout, et notre prochain comme nous-mêmes.

Cette belle instruction n'est pas celle que suit M. Kardec. Il la prône, mais il manque le premier à l'exécuter. Est-ce que ce malheureux peut aimer Dieu par-dessus tout, lui qui cherche à détruire sa doctrine? Est-ce qu'il aime son prochain comme lui-même, lui qui cherche à le tromper ou à le perdre? Non, mes amis, cet homme n'éxécute pas ce qu'il dit, et le misérable qui trompe son prochain et qui n'aime pas son Dieu sera puni par lui.

Priez pour cette âme malheureuse!...

SAINT-PAUL.

Nous laissons aux spirites le soin de commenter ces deux instructions. Puisons à une autre source.

BORDEAUX. — **Médium : Mlle Du Vernay.**

Oh ! que la lumière du Seigneur est belle ! Quel éclat prodigieux répandent ses rayons ! Oh ! sainte Sion, bienheureux ceux qui sont assis à l'ombre de tes tabernacles! Quelle harmonie est comparable aux sphères du Seigneur ! O beauté incompréhensible pour des yeux mortels et incapables d'apercevoir tout ce qui ne tient pas au domaine des sens.

Aurore splendide d'un jour nouveau, le Spiritisme vient éclairer les hommes. Déjà des lueurs plus fortes paraissent à l'horizon, déjà les Esprits de ténèbres voyant que leur empire va s'écrouler avec fracas, sont en proie à des rages impuissantes et jettent leur dernière vigueur dans des complots infernaux. Déjà l'ange radieux du progrès étend ses blanches ailes, diaprées comme celles du plus beau des papillons aériens ; déjà les vertus des cieux s'ébranlent, les étoiles tombent de leur voûte, mais transformées en purs Esprits, qui viennent, comme l'annonce l'Écriture en langage figuré, qui viennent, sur les ruines du vieux monde, proclamer l'avènement du Fils de l'homme.

Bienheureux ceux dont le cœur est préparé à recevoir la semence divine que les Esprits du Seigneur jettent à tous les vents du ciel. Bienheureux ceux qui cultivent dans le sanctuaire de leur âme les vertus que Christ est venu leur enseigner, et qu'il leur enseigne encore par la voie des médiums, c'est-à-dire des instruments qui répètent les paroles des Esprits. Bienheureux les justes, car le royaume des cieux leur appartiendra.

O mes amis, continuez à marcher dans la voie que vous a tracée le Maître, ne soyez pas des obstacles à la vérité qui vient éclairer le monde; non, soyez des propagateurs zélés et infatigables, comme les premiers apôtres, qui n'avaient pas de toit pour abriter leurs têtes, mais qui marchaient à la conquête que Jésus avait commencée, qui marchaient sans arrière-pensée, sans hésitation ; qui sacrifiaient tout, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour que le Christianisme fut établi. Vous, mes amis, vous n'avez pas besoin de sacrifices aussi grands. Non, Dieu ne vous demande pas votre vie, mais votre cœur. Soyez donc zélés, et marchez unis et confiants en répétant la parole divine : « Mon père, que votre volonté soit faite et non la mienne. »

ADOLPHE.

Où se trouvent, dans ces communications opposées, les pensées qui se rapprochent le plus de l'enseignement divin? — Aux lecteurs de résoudre la question.

A. L.

Nous trouvons dans l'*Echo des Feuilletons*, nº 12 de l'année 1864, une pièce de vers signée Alphonse Pagès. Bien que cette œuvre ne soit point un produit médianimique, comme elle tend au même but que le Spiritisme, nous sommes heureux de la reproduire :

LE PAIN DE L'ESPRIT

Cinq mille hommes du peuple entouraient la colline...
Philippe s'approcha de Jésus, et tout bas :
« La foule suspendue à ta lèvre divine,
A deux fois oublié l'heure de son repas.

Mais la nuit tombe, Maître, et cette solitude
N'offrirait aux croyants, pour apaiser leur faim,
Que l'herbe où nous marchons... Dis à la multitude
Qu'elle parte ce soir et revienne demain. »

« Donne-leur à manger, » dit Jésus. — « Comment faire ?
Je ne vois que sept pains et deux petits poissons... »
« Donne-leur à manger, » dit Jésus. — Alors Pierre :
« Quoi que notre Seigneur commande, obéissons ! »

Sur les genoux divins il posa la corbeille;
Après l'avoir bénie, après avoir prié,
Jésus fit à chacun sa portion pareille,
Et chacun des cinq mille en fut rassasié !

Or, quand on eut fini le repas, sur un geste
Du Dieu des ignorants, des faibles, *des derniers*,
Philippe rassembla les débris, et du reste
On emplit jusqu'aux bords douze énormes paniers !!...

. . . .

O vous qui possédez le don de la parole,
Si véritablement vous aimez le prochain,
Relisez quelques fois l'antique parabole :
L'Esprit comme le corps a besoin de son pain !

Donnez votre pensée et puis celle des autres,
Partout ! toujours ! à tous ! Et lorsque l'on rira,
Vous vous rappellerez le Christ et les apôtres ;
Car plus vous donnerez, plus il vous restera !

EXPIATION D'UN ESPRIT

HISTOIRE MILITAIRE D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

vice-roi d'Italie

DICTÉE A M[lle] ERMANCE DUFAUX, PAR UN ESPRIT REPENTANT

(*Suite.*)

Pendant tout ce temps, tout le Tyrol était en feu. Ce n'était qu'avec peine que les Tyroliens s'étaient vus soumis à la Bavière ; l'Autriche avait adroitement attisé le feu qui couvait, et les prêtres, lui venant en aide, s'étaient servis de la religion comme d'un puissant levier pour soulever les montagnards. Le prince vice-roi n'avait pas tardé à apprendre ce qui se tramait en Tyrol ; mais, se sentant impuissant à prévenir les événements qui s'y préparaient, il s'était borné à prendre des précautions capables d'en maîtriser les suites.

Le 10 avril, l'insurrection éclata de toutes parts et enveloppa les troupes bavaroises. Des combats acharnés furent livrés, et la ville même d'Inspruck, héroïquement défendue par la garnison, fut emportée de vive force. Mais le général autrichien Chasteler, au lieu de marcher sur Trente qu'il eût pu enlever, et de continuer sa route sur Vérone dont la prise eût embarrassé le vice-roi, s'arrêta à Inspruck, où il s'occupa à organiser la situation politique du Tyrol. Le général Baraguey-d'Hilliers, alarmé pour la sûreté de Trente, y accourut en toute hâte ; il y appela la division Fontanelli et s'efforça de couvrir la ville avec le peu de troupes qu'il avait autour de lui. En apprenant la bataille de Sacile, il sentit qu'il était temps d'évacuer Trente, que les insurgés commençaient à comprimer ; il dépêcha aussitôt un message au prince Eugène.

Dès qu'il l'eut reçu, celui-ci abandonna sa position sur la Piave et se rapprocha de Caldiero, après avoir pourvu à la défense de Venise, devant laquelle l'archiduc Jean vint faire une escarmouche. Cette attaque ne fut qu'une fausse alerte donnée à la ville ; il se contenta de la bloquer, de même que les places de Palma-Nova et d'Osopo, qu'il avait laissées derrière lui, afin de rejeter plus vite le prince Eugène derrière la Piave.

Tandis que l'armée autrichienne continuait sa marche envahissante jusque sur l'Alpon, le vice-roi appelait ses troupes sous les murs de Vérone. Baraguey-d'Hilliers prit ses mesures pour venir l'y joindre. Apprenant que Chasteler s'approchait de Trente, il se retira à Caliano. Il ordonna de jeter des ponts sur les cours d'eau et fit occuper les postes, depuis Rotoredo jusqu'à Riva et Anfo, afin d'effectuer par là sa retraite si l'archiduc poussait des troupes sur les deux chemins allant de Vicence à Rovoredo et à Alci. Baraguey-d'Hilliers, abandonnant sa position de Caliano, d'où les ennemis avaient tenté vainement de le chasser, vint devant Rovoredo.

Le 24 avril, il livra le combat de Noviglio. La gauche des Français s'appuyait sur l'Adige ; leur front, couvert par le ruisseau de San-Ilario, était défendu par le village de ce nom et par celui de Volano ; la droite s'arrêtait au pied du Monte-Finonehio, sur le revers duquel était Toldi. L'intention des ennemis était de rompre le pont de bateaux sur le Ravazzone. Leur principal effort eut lieu de ce côté, mais Baraguey-d'Hilliers les eut bientôt chassés des hauteurs de Toldi, et il obtint le même succès sur les autres points ; Chasteler et les insurgés furent partout repoussés avec perte. La retraite se continua en tendant sur Rivoli ; elle ne fut signalée que par des escarmouches, dont quelques-unes furent presque des combats, qu'il serait trop long de rapporter.

Cependant, la grande armée autrichienne, commandée par le généralissime archiduc Charles, accablée par les revers successifs de Thaun, d'Abensberg et de Ratisbonne, rétrogradait vers la Bohême. Cet événement vint changer la face des affaires en Italie. Le vice-roi, à la tête de toutes ses forces, s'apprêtait à prendre l'offensive ; l'archiduc Jean dut songer à la retraite.

Le 29 avril, Eugène marcha sur les premiers postes autrichiens ; il emporta Monte-Bastia, Cazzano et Castel-Serino. Ces succès, importants par eux-mêmes, l'étaient encore davantage par ceux qu'ils préparaient : ils facilitaient la prise de Soave et de Monte-Forte et ouvraient la route de Montebello. Une fois les Français maîtres de ces différents postes, l'armée ennemie voyait sa sûreté gravement compromise : le moindre mal qui pût lui arriver était de se trouver entravée dans sa retraite. Par suite de ces réflexions naturelles, l'archiduc ordonna, le 30, l'attaque de Castel-Serino. On en vint aux mains ; les Français eurent d'abord l'avantage, mais le général Bonfanti battit en retraite sur Illasi, à la tête du 1er de ligne italien qu'il commandait : cela causa la perte de Castel-Serino et de Monte-Bastia, que le général Sorbier, blessé à mort, dut évacuer. Les Français parvinrent cependant à se maintenir dans le village de Cazzano.

Le 1er mai, l'archiduc commença définitivement sa retraite, après avoir pris des précautions pour la faciliter. L'armée autrichienne fut divisée en trois colonnes. Le prince Eugène passa l'Alpon à sa suite, sur des ponts qu'il avait rétablis, et l'attaqua à celui de Champio, qu'elle traversa néanmoins sans trop de pertes. L'armée française la suivit à la piste jusqu'à la Brenta, sur la rive droite de laquelle le prince Eugène s'arrêta, en attendant que les ennemis, qui étaient sur la rive gauche, eussent quitté leurs positions de Campo-San-Pietro et de Campo-San-Martino : ils y attendaient que les troupes du blocus de Venise se fussent réunies à eux, ainsi qu'elles en avaient l'ordre. Eugène employa ce moment d'inaction en prenant des mesures pour forcer les Autrichiens à se replier sur la Piave.

Le 4 mai, vers le soir, l'avant-garde du vice-roi passa le pre-

mier bras de la Brenta ; le lendemain, elle traversa le second : il y eut quelques coups de fusil échangés, mais on n'en vint pas à un engagement. L'avant-garde atteignit l'arrière-garde ennemie près de San-Floriano, et continua à la harceler jusqu'au village de Postuma ; elle y tenta une attaque, que la brigade de dragons du général Hager fit échouer.

Le général Durutte, à la tête de l'un des détachements envoyés en avant par le vice-roi, s'approcha de Trévise, dont il emporta l'un des faubourgs. Le colonel Collenbach, qui commandait dans cette ville, se montrant disposé à se bien défendre, Durutte prit position tout près de là pendant la nuit ; l'ignorance dans laquelle il était des mouvements de l'armée, lui donnait de l'inquiétude ; mais, contre son attente, la place fut évacuée avant le jour, et il put y entrer sur-le-champ. Il y reçut l'ordre de faire une marche forcée sur la Piave, à la suite de l'armée autrichienne, afin de l'empêcher de brûler le pont de la Priula, aussi nommé Lovadina ; la cavalerie française devait le soutenir. Il n'était plus temps lorsqu'il arriva : l'œuvre de destruction était achevée.

Le détachement du général Rusca, dirigé sur le Tyrol, poussa jusqu'à Trente, d'où il chassa les Autrichiens ; il marcha ensuite sur Villach, sur la route des ennemis, position importante dont l'occupation pouvait causer leur perte. D'un autre côté, Palma-Nova avait réussi à élargir son cercle de blocus. Les affaires du prince Eugène se trouvaient donc dans une situation prospère.

Comme la grande armée française s'avançait sur Vienne, il était probable que l'archiduc Jean se maintiendrait quelque temps sur la Piave, afin d'y arrêter aussi l'armée du vice-roi ; sa jonction avec celle de Napoléon étant un événement majeur qu'il fallait empêcher à tout prix. Le prince Eugène résolut, si tel était le but de son adversaire, de forcer le passage, quelque danger qu'il y eût à l'attaquer dans une position si avantageuse. La Piave reçoit dans son lit les eaux des montagnes, dont le volume augmente à mesure que la chaleur du jour fait fondre les neiges des sommets ; Eugène profita du matin, moment où son cours est moins considérable et moins rapide, pour la faire traverser à ses troupes par deux gués différents ; l'un, formé par des îles fort rapprochées les unes des autres, était au-dessous de la Priula, presque devant l'ennemi ; l'autre, qui portait le nom de San-Nichiol, était à quelque distance de là. D'après les derniers rapports qu'il avait reçus, le vice-roi croyait que les Autrichiens étaient en retraite ; il n'en agit pas moins que si la bataille était inévitable ; la suite prouva qu'il avait raison.

Le 8 mai, l'avant-garde passa par le gué de la Priula, dont elle couvrit le front, tandis que trois divisions traversaient la Piave à San-Nichiol. L'une d'elles resta sur ce point pour le défendre ; les deux autres parcoururent l'emplacement où l'armée devait se déployer, afin d'en balayer tous les ennemis épars qui pouvaient s'y trouver. A mesure que les troupes passaient sur l'autre rive, elles se rangeaient dans leur ordre de bataille. Les digues de la Piave étaient déjà protégées par des batteries et les gués étaient suffisamment garnis de troupes, lorsque l'archiduc Jean ébranla son armée. Il s'en était fié aux périls qui entouraient le passage d'une rivière dont le cours capricieux s'enflait rapidement, pour diminuer chaque nuit ; aussi n'était-il préparé à rien moins qu'à se battre ; de plus il se laissa tromper par les efforts que la division Serras feignit de faire pour jeter un pont à Narvese : tant que cette erreur dura, son attention fut donc distraite du point principal.

Le général Wolfskehl, renforcé par vingt-quatre canons, attaqua l'avant-garde française ; dès l'abord sa cavalerie fut mise en déroute, mais couvert par une canonnade bien nourrie, il put la rallier sans peine. Néanmoins il était urgent que l'infanterie vint l'appuyer en toute hâte. Eugène, profitant de la lenteur que l'archiduc mettait à exécuter ce mouvement important, lança deux divisions sur la cavalerie, qui fut taillée en pièces, sans que Wolfskehl parvînt à en rallier les débris. Au gué de San-Nichiol, les autrichiens n'avaient pas éprouvé plus de succès ; ils avaient été rejetés avec pertes hors de leurs postes.

Tandis que l'infanterie autrichienne, abandonnée à ses propres forces, formait ses lignes derrière la Piavisella, l'armée française continuait d'effectuer son passage ; à chaque instant il devenait plus difficile : bientôt le prince jugea à propos de le suspendre, préférant laisser sur l'autre rive le tiers de ses troupes, plutôt que de les exposer à une perte certaine, tandis qu'il pouvait se passer d'elles.

Son plan de bataille était d'enlever Cimadolmo, puis Tezze, afin d'écraser l'ennemi contre Conegliano. Le village de Cimadolmo, vigoureusement défendu, ne tarda pas à être pris ; San-Michele fut évacué et Tezze fut forcé. Malgré ces succès, qui exposaient le poste de la Grave à se trouver enveloppé, il continua à se défendre. Eugène fit braquer sur lui vingt-quatre pièces de canon, dont le feu décima les rangs ennemis ; cette attaque fut décisive : les Autrichiens en désordre fuirent de toutes parts. Le vice-roi, maître du champ de bataille, porta ses troupes en différents endroits, en attendant que le reste de l'armée eût passé la rivière.

(*A continuer.*)

L'Indépendant, de Saintes, publie une lettre d'un correspondant anonyme de Matha (Charente-Inférieure), annonçant que le médium Hillaire, de Sonnac, a quitté son village avec M[me] V..., dont le mari a déposé, à raison de ce fait, une plainte au parquet de Saint-Jean d'Angély.

Le discret correspondant ajoute que, « *par égard pour M. V..., que l'on plaint sans pouvoir s'empêcher de reconnaître qu'il a manqué de prudence*, il ne voulait point livrer à la publicité des journaux un fait aujourd'hui connu de tous ; mais que M. V... lui-même, aujourd'hui trop tard et trop chèrement désabusé, est venu, avec son père, lui demander la publicité *pour servir d'enseignement et de leçon à ceux qui, après avoir commencé par être dupes d'écarts d'imagination, pourraient, comme lui, se réveiller un jour victimes d'audacieuses jongleries.* »

Que les adversaires cléricaux du Spiritisme prennent texte de ce fait pour lui jeter la pierre, cela ne nous étonnera pas de leur part, eux qui sont sans péché. Mais ce qui nous surprend, c'est qu'on fasse tenir un tel langage à M. V..., qui n'est point un enfant et que la position qu'il occupe dans le pays nous avait fait prendre pour un homme sérieux. Comment, parce que M. V..., qui doit savoir que l'esprit est prompt mais que la chair est faible, a été *imprudent* ; parce que M. V..., qui a constaté par sa signature sur une masse de procès-verbaux, la réalité des faits médianimiques obtenus en sa présence par Hillaire, a éprouvé un malheur que nous déplorons avec lui, les phénomènes desquels il a été témoin, qu'il a attestés par sa signature officielle, ne sont plus aujourd'hui que d'*audacieuses jongleries* ?

Non, nous ne pouvons pas croire que M. V..., s'il est vrai qu'il ait réclamé la publicité d'un pareil fait, l'ait sollicitée de sang-froid, et surtout qu'il ait commis la lourde faute de se donner à lui-même un démenti, en taxant de cette façon des faits qui n'ont pris le caractère d'*audacieuses jongleries* que depuis le malheur qui l'a frappé. De cette façon, M. V... fait aussi bon marché du caractère de ceux qui ont signé avec lui les procès-verbaux.

Mais nous avons la confiance que si, dans un moment de courroux, M. V... a chargé de publier ses doléances un secrétaire plus intéressé que lui-même à combattre la doctrine spirite, il rétractera, comme étrangère à sa pensée, la dernière partie de la lettre de son interprète et rectifiera les erreurs volontaires qu'il a commises. A. L.

On nous écrit d'une commune de l'arrondissement de Libourne, que le Spiritisme fait chaque jour de nouveaux progrès dans cette contrée.

Dimanche dernier, nous dit-on, trois cents personnes étaient assemblées pour écouter l'explication rationnelle de la Parole du Christ, que le Spiritisme est venu mettre à la portée de toutes les intelligences en la dépouillant de ses mystères et du voile dont elle était couverte.

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.